

DU MÊME AUTEUR

---

*Le Terrain vague.* Pierre Seghers, 1951.

*La Fuite.* Gallimard, 1954.

*L'Herbe haute.* Gallimard, 1955.

*L'Oncle Léon.* Gallimard, 1956.

*Cantemerle.* Gallimard, 1957.

*La Cendre aux yeux.* Gallimard, 1957.

*Le Grand Mal.* Gallimard, 1959.

*L'Épingle du jeu.* Gallimard, 1960.

Rééd. L'Imaginaire Gallimard, 2001.

*Les Sables mouvants.* Gallimard, 1966.

Rééd. Le Dilettante, 1997.

*L'Enfant roi.* Le Dilettante, 1995.

*Pour passer le temps.* finitude, 2002.

# JOURS DE CHALEUR

*neuf nouvelles*  
de

Jean Forton

finitude  
2003

## TOM ET VIRGINIE

Dans la rosée de huit heures, Tom et Virginie cheminaient à petits pas. La journée serait chaude, l'air déjà s'alourdissait d'un parfum douxereux de fruits pourrissant dans l'herbe.

— Ce que tu es devenue petite, dit Tom. Maintenant je suis plus grand que toi.

— Que non pas, dit Virginie, c'est toi qui as grandi, Tom. Moi je ne change plus, c'est toi qui deviens un grand garçon.

— C'est-il vrai, Virginie, que tu as cent ans?

— C'est vrai, Tom, cent ans depuis les Rameaux.

— Moi j'aurai bientôt cinq ans et demi. Ça

fait déjà pas mal, hein, cinq ans et demi? Dis, Virginie?

Virginie fit une petite pause. Du bout de sa canne elle fouilla dans l'herbe et retourna une belle pêche veloutée que se disputaient des guêpes et des fourmis.

— Ramasse-la, Tom. Elle est encore presque bonne.

— Je peux la manger? dit l'enfant.

— Tu peux.

— Mumm, fit Tom la bouche pleine. C'est fameux. Plus tard, quand je serai grand, je ne mangerai plus que ça, des pêches. Et aussi des fraises! Et puis des abricots, ajouta-t-il en jetant sur le verger alentour un regard concupiscent.

— Alors tu ne deviendras jamais grand, dit Virginie. Pour devenir grand, il faut manger beaucoup de soupe.

— Je sais. C'est ce qu'ils disent toujours à la maison. Mais moi j'aime pas la soupe, surtout celle à la citrouille. Toi, Virginie, tu l'aimes, la soupe?

— Bien sûr que je l'aime, la soupe.

— T'as pas dû en manger beaucoup, dis donc. T'es plus petite que moi. Regarde, je te

vois par-dessus la tête. Et sans tricher, encore. Ce que t'es petite, tout de même.

— Mais je n'ai pas toujours été comme ça, Tom. Dans le temps j'étais presque aussi grande que ton papa qui est pourtant bel homme. Sans me vanter, y'en avait plus d'un qui disait: la Virginie, quel sacré morceau, des comme elle ça vaut bien un gars; aux vendanges, elle pourrait porter la hotte, si elle voulait. Et le fait est qu'une année je l'ai portée, la hotte, rien que pour leur montrer, tout un jour et jusqu'au soir. C'est te dire. Et puis vois comme je suis, à présent. Hi! hi! C'est-y pas rigolo?

— Quand même, dit Tom, c'est bizarre. Je croyais que lorsqu'on était grand, on le restait pour toujours. Papa aussi, il peut devenir tout petit? Dis! Raconte-moi comment ça t'est arrivé.

— Ça s'est fait comme ça, mon bonhomme. Jour après jour. Les jours passent et puis encore les jours, on ne se rend compte de rien. Et puis on se retrouve comme je suis, le nez sur le nombril. C'est la nature et le Bon Dieu qui veulent ça, Tom.

— Quand même, Virginie, tu n'as rien senti du tout de devenir comme ça toute petite? Ça ne t'a même pas fait un petit peu mal?

— Bon sang de bon sang que si que ça m'a fait mal! Une vraie crucifixion d'enfant Jésus que c'était, Tom! Un martyr des Saints Innocents: d'abord la nuque, là, qui est devenue toute raide et douloureuse à pas pouvoir tourner la tête, et puis ça a gagné le dos, et puis ça a descendu le long des épaules, et en même temps dans les genoux, et aussi là derrière, sur les reins, et alors ça a été les bras, et le dos de plus en plus fort et tous les os qui s'y sont mis à me faire mal, à croire qu'ils se ratatinaient tellement c'était méchant, tu ne peux pas savoir, des pinçons et des vrilles et des douleurs de toutes espèces, des rhumatismes à ce qu'il paraît, mais des pas ordinaires, faut croire, parce que tous les vieux ils en ont, des rhumatismes, mais des comme ça j'en ai jamais ouï dire, à vous faire hurler, Sainte Vierge, à pas dormir la nuit, à pas pouvoir se lever, Tom. C'est tout qui se racornissait tout sec là-dedans. Le docteur il me l'a bien expliqué, une fois: Virginie, qu'il m'a dit, vos os c'est comme du vieux bois trop sec, c'est devenu tout fragile comme des sarments de l'an passé. Faut vous précautionner, Virginie, et surtout pas commettre d'imprudences, parce

qu'à la plus petite chute, bernique! ça fera plus qu'un petit tas à l'intérieur, tout brisé en fins morceaux menus menus qu'on n'aura plus qu'à vous enfermer dans la boîte.

— T'as pas des fois peur, Virginie?

— Peur de quoi, Tom? J'ai bon pied bon œil, sois sans crainte. Je me méfie, je suis pas prête encore à tomber. Et puis même, mourir d'un coup, à mon âge, c'est ça qui serait une chance, pas vrai?

— Moi j'aurai jamais de rhumatismes, fit Tom. Je ferai bien attention, j'en attraperai jamais.

— En tout cas tu as bien le temps d'y penser. Bien le temps... Tiens, ramasse cet abricot, il a encore tout un côté de bon.

— Les meilleurs, dit Tom en se barbouillant, c'est ceux que les oiseaux ont un peu mangés. C'est les plus sucrés et les plus juteux.

— C'est qu'ils sont malins, les oiseaux. Ils savent les choses en naissant, eux-autres. C'est pas comme les chrétiens.

— Virginie, ça t'aurait pas plu, d'être un oiseau?

— Que non pas, Tom. Le Bon Dieu m'a faite ainsi, c'est qu'il avait ses raisons.

— Moi ça m'aurait drôlement plu d'être un oiseau. Voler partout, monter là-haut, tout en haut... Plus haut que la grande sapinette, tu te rends compte? Dis, Virginie, est-ce qu'ils deviennent vieux eux aussi, les oiseaux?

— Sûr de sûr, Tom. Bêtes et gens deviennent vieux, c'est tout un pareil.

— Et ils continuent de voler, quand ils sont vieux, les oiseaux? Je veux dire, vieux comme toi?

— Ils volent tant qu'ils en ont la force, Tom. Après ils s'arrêtent.

— Et qu'est-ce qui leur arrive, quand ils s'arrêtent?

— Hé, Tom, va savoir... Sans doute qu'ils meurent de faim puisqu'ils ne peuvent plus se nourrir en chassant les moucherons. Ou alors les chats les mangent, ou les mulots. C'est ainsi.

— Moi je trouve ça triste, dit Tom. Les oiseaux ça ne devrait jamais mourir. Nous non plus on ne devrait jamais mourir.

— Qu'est-ce que tu me chantes là, Tom. Il faut bien mourir un jour. Comment qu'on nourrirait tout ce monde si personne ne mourait? Il faut bien que chacun vive à son tour.

— Mais toi, Virginie, qui es très vieille, tu vas

bientôt mourir, n'est-ce pas? Est-ce que ça ne te fait pas peur de bientôt mourir?

— Que non pas, Tom. J'ai fait mon temps. Et puis quand je serai là-haut je serai bien heureuse, je serai près du Bon Dieu, et puis je retrouverai tous ceux qui m'ont quittée, mon Zéphirin qui s'en est resté à la guerre de Quatorze, et ma pauvre maman, et aussi mon papa, Tom, et ma petite Amélie que le croup m'a emporté, et ma sœur Suzanne qui était si jolie, et l'oncle Ernest, et tous ces autres dont je ne t'ai seulement jamais parlé, tu t'y perdrais, pauvre ange, parmi tous ces morts d'autrefois, et même moi des fois je m'y perds un peu, depuis si longtemps. Mon Dieu mon Dieu qu'ils sont loin tous quand on y songe... le pépé Octave, le petit Frédéric... Que c'est loin tout ça, Tom, et toutes ces guerres et d'autres malheurs aussi... Des fois j'ai bien du mal à les revoir, dans ma pauvre tête, bien du mal aussi à les entendre encore un peu. Ah, on en aura des choses à se dire après tant d'années. Je sais bien qu'ils voient tout de là où ils sont, mais quand même ça n'est pas pareil. On en aura à se raconter, Tom. Et des fois ça me tarde. Quand je me vois si vieille et si inutile que je ne peux

seulement aider à rien, même plus à écosser les petits pois avec mes doigts tout tordus, alors il me vient des colères et je me dis: vieille bête, qu'est-ce que tu fais là sur terre à manger le pain de tes enfants, qu'est-ce que tu fais là, Virginie, toute décatie et sans plus de raisons! Pour sûr qu'il t'a oubliée, le Bon Dieu.

Ils étaient arrivés tout au fond du verger, là où commençaient les vignes. Au ras du sol un puisard circulaire reflétait le ciel qui blanchissait à mesure que montait la chaleur. Une libellule jouait à la surface de l'eau, battant inexorablement des ailes.

— C'est joli, les libellules, dit Tom en se penchant pour mieux voir la bestiole.

— Fais attention, si tu tombais tu te noierais.

— Vrai? fit Tom. Tu crois que je me noierais pour de bon?

— Sûr de sûr! C'est qu'il est profond, ce puisard. Allons, viens, ne restons pas là.

— Moi, dit Tom en reculant d'un pas, ça ne me plairait pas de mourir. Là-haut, je me retrouverais tout seul. J'ai encore jamais connu quelqu'un qui soit mort, moi. Ce que je m'embêterais, tout seul. Si encore tu étais déjà morte, toi, ça ne serait pas pareil, on se retrouverait, on

resterait toujours ensemble, et comme ça on ne s'embêterait pas. Mais tout seul, qu'est-ce que je deviendrais?

— C'est vrai, ça, Tom, qu'on s'embête bougrement quand on est seul. Quand on n'a plus personne à qui parler. Vois-tu, c'est pour ça qu'il me tarde tant de partir, certains jours, tellement le temps me dure à rester comme ça sans plus personne.

— Mais tu n'es pas seule, toi, Virginie! Tu as grand-père, et tante Louison!

— Pour ce qu'ils me causent, ces deux-là! Les vieux, on n'imagine pas. C'est plus seul qu'une bête, les vieux. Ça a tout juste le droit de se taire et de rester dans son coin.

— Mais moi je suis là, Virginie!

— Ah, Tom, tu es un brave petit. C'est pourtant vrai que tu es là, toi. Mais si peu. Quelques jours aux vacances, par-ci par-là, et puis tu t'en vas...

— Alors quand je ne suis pas là, tu es très malheureuse?

— Laisse, gamin. Ça n'est pas des choses à raconter, des tristesses de vieux.

— Et si tu mourais, alors, tu serais moins malheureuse?

— Bien sûr que oui que je serais moins malheureuse. J'irais là-haut, près du Bon Dieu. J'y retrouverais tous les miens qui s'en sont allés. Et puis je ne souffrirais plus, surtout. Je ne souffrirais plus. Ah, sûr de oui que je ne me plaindrai pas, quand ce sera mon tour. Dans mon cœur ce sera tout léger, Tom.

— Alors pourquoi tu ne demandes pas qu'on te tue? Papa m'a raconté: le chien des Andrivet, quand il a été tout à fait vieux comme toi, on lui a tiré un coup de fusil, et comme ça il n'a plus souffert.

— Les humains ça n'est pas pareil. On les laisse souffrir jusqu'au bout.

— Pourquoi? Moi je ne trouve pas ça bien. Je n'aime pas ça, voir souffrir les gens. Tiens! Si je te poussais bien fort et que tu tombes dans le puisard, tu te noierais, et comme ça tu ne souffrirais plus. Et tu irais là-haut avec le Bon Dieu.

— Mais tu ne ferais pas ça, mon petit Tom, dit Virginie en s'affermissant sur sa canne. Tu n'aurais pas le cœur à faire ça.

— Ça serait pourtant bien pour toi, dit Tom. Tu ne souffrirais plus, tu serais heureuse pour toujours.

— Allons, rentrons, petit, dit Virginie. Il commence à faire un peu chaud.

o

Tous deux s'en retournèrent vers la maison, à travers le jardin odorant. Les hirondelles volaient haut dans le ciel, c'était un été sans nuages. Tom s'appliquait à marcher à tout petits pas, afin que Virginie ne s'essoufflât point. Il l'avait soudain en grande pitié et découvrait pour la première fois combien elle était véritablement vieille et marquée par la souffrance, avec son crâne rose et piqueté de taches sous les rares cheveux et sa face ravagée par les rides, et pour la première fois il était attentif à cette crispation du visage qui lui venait à chaque pas comme sous l'effet d'une douleur excessive. Il s'en voulait de ne l'avoir point précipitée dans le puisard quand il était encore temps. Il s'en voulait de la regarder souffrir sans pouvoir en rien la soulager.

Ils arrivèrent au pied de la maison. C'était une belle maison du temps jadis flanquée d'une tourelle et croulant sous le lierre. Un haut peron menait à la porte d'entrée. S'aidant de sa canne et ahanant à chaque effort, Virginie

entreprit de gravir ce perron marche après marche, et c'était véritablement un effort surhumain et dérisoire qu'elle accomplissait là, si raides étaient les marches et si nombreuses. Derrière elle, muet, Tom la regardait progresser, et un grand froid l'avait saisi, il ne savait s'il aurait le courage d'attendre l'instant précis qu'il s'était fixé pour agir. Enfin Virginie atteignit le haut du perron et Tom lui arrachant sa canne la tira en arrière et la précipita dans le vide.

## ON TOURNE

Toute l'équipe avait pu se loger au Grand Hôtel de la Poste, le seul du pays. Il y avait là le réalisateur, son assistant, la script, le directeur de la photographie, les deux vedettes et le menu fretin de qui tient la perche ou qui pousse le chariot. Ne manquait que Dagobert, l'auteur, personnage considérable que chacun redoutait. Ce n'était pas un raseur, c'était *le* raseur. A sa façon il avait du génie. On l'avait persuadé aisément que l'Hôtel de la Poste était trop modeste pour lui, qu'il y serait à l'étroit, qu'il n'y pourrait donner libre cours à son inspiration si celle-ci l'agitait, qu'il valait mille fois mieux pour lui